



©SEBASTIEN BOREL

Ndima

NDIMA CHANTS ET DANSES DES PYGMÉES AKA PLONGÉE DANS LES PROFONDEURS VOCALES DE LA FORÊT ÉQUATORIALE

Dossier pédagogique réalisé sur base de celui proposé par le Musée du Quai Branly, avec l'autorisation de Sorel Eta.

Les Aka sont un peuple de pygmées nomades d'Afrique centrale vivant essentiellement dans le sud de la République centrafricaine ainsi qu'au nord de la République du Congo. Appréhender leur culture, dans l'immensité émeraude déchirée par les méandres du fleuve Congo, c'est effectuer un étourdissant voyage dans le temps, reculer de 10.000 ans pour se pencher sur le berceau de l'humanité, les Aka étant l'un des derniers groupes de chasseurs-cueilleurs de la planète. Créé en 2003, Ndima, «la Forêt» en langue Aka est un ensemble de six chanteurs et danseurs qui œuvre à la promotion et à la sauvegarde du patrimoine culturel de cette ethnie menacée de disparition, tant par la globalisation et les bouleversements sociaux qu'elle entraîne, que par le racisme dont elle est encore victime. Principalement vocale, sa musique se caractérise par des polyphonies à la richesse et à la complexité impressionnantes, s'apparentant aux techniques du yodel des Alpes et du hoquet. La liberté et la fluidité de l'exécution sont remarquables, obéissant pourtant à des principes stricts. Elles expriment toute la gamme des sentiments engendrés par la vie en communauté, depuis les réjouissances des périodes festives jusqu'aux peines et aux deuils en passant par les moments de labeur intense.

Ces mélodies envoûtantes sont accompagnées d'instruments traditionnels tels que la harpe-cithare («moudoumein») et l'arc-à-bouche («mbela»), également utilisés dans le cadre de la chasse.

Le répertoire des Aka, intégré aux activités majeures de leur quotidien, est recensé depuis 2005 au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco. Des compositeurs occidentaux comme Ligeti, Reich... s'y sont intéressés de près, tandis que le trio Aka Moon s'en est inspiré à ses débuts.

Remarque préalable :

Il n'est pas dans la tradition pygmée de former des ensembles, amateurs ou professionnels. Mais comme partout, certaines personnes chantent, dansent, jouent mieux que les autres. Alors, pour promouvoir leur musique et la sauvegarder, Sorel Eta, ethnologue passionné par l'univers des pygmées Aka, formé comme il le dit à « l'Université de la Forêt » a décidé en 2003 de créer un ensemble à géométrie variable selon la disponibilité de ses membres parfois retenus par une autre activité ou, pour les femmes, par une grossesse. Il joue également bénévolement le rôle d'agent de développement local et d'impresario. Ndima a déjà publié deux CD au Congo dont un avec le soutien de l'Unesco.

LES PYGMÉES

Le terme « pygmée » désigne un ensemble de populations de l'Afrique centrale installées principalement dans les zones de forêt équatoriale où elles vivent de façon semi-nomade de la chasse, de la cueillette et parfois d'un peu d'agriculture vivrière.

L'étymologie de pygmée est pygmaïoi, un mot forgé à partir de pygmaïos (πυγμαίος) signifiant une longueur d'une coudée, et désignant dans la mythologie grecque un peuple africain de petite taille. D'après Aristote, les Pygmaïoi ne mesuraient que 70 cm.

Les pygmées d'Afrique centrale ne sont pas aussi petits, tant s'en faut. Ils mesurent en moyenne 1,20 m à 1,50 m et l'on suppose que leur taille est le résultat d'une longue adaptation au milieu touffu de la forêt vierge dont ils furent pendant des millénaires les seuls habitants. D'un point de vue strictement biologique, ils possèderaient un gène qui ne permettrait pas de fixer l'hormone de croissance sur les récepteurs concernés par celle-ci. Au reste, cette question de taille devient aujourd'hui secondaire car, comme tous les peuples du monde de nos jours, et notamment du fait de la multiplication des métissages avec leurs voisins bantous, les pygmées grandissent eux aussi. Ce qui importe, c'est la survie de leur société, de leur culture et de leur mode de vie. Se nourrissant des produits de la chasse et de la cueillette, des activités incompatibles



avec une forte concentration de population, les pygmées ont toujours vécu en petits groupes familiaux de quelques dizaines de personnes dans des campements de huttes démontables (le revêtement de feuilles est d'ailleurs renouvelé au bout de quelques jours) qui leur permettaient de traverser la forêt en quête de leurs ressources. L'établissement progressif mais massif d'agriculteurs sédentaires bantous (parfois appelés « grands Noirs») depuis le bassin du Congo jusqu'à l'Afrique du sud entre le deuxième millénaire avant J.-C. et le XIII^e siècle, puis la colonisation française et belge qui inaugura un vaste processus d'exploitation des forêts et des sous-sols qui se poursuit aujourd'hui, ont provoqué une destruction partielle de la forêt équatoriale et du gros gibier (éléphants, grands singes...), repoussant les populations pygmées vers des régions de plus en plus reculées, et accentuant ainsi leur fragmentation démographique.

Aujourd'hui, ils se repartissent dans les forêts équatoriales du bassin du Congo depuis le Cameroun jusqu'au Rwanda et au Burundi en passant par la Centrafrique, le Congo-Brazzaville et le Congo-Kinshasa.

Il n'existe pas de recensement précis, mais la population pygmée n'excède pas 200.000 personnes.

À l'exception des Twa du Rwanda (8.000 personnes seulement depuis les massacres de 1994) et du Burundi (30.000) qui sont pour la plupart intégrés à la société de ces anciens royaumes dont ils ont adopté la langue et la culture, les pygmées se subdivisent en groupes ethnolinguistiques distincts ayant chacun sa langue, ses traditions, ses pratiques religieuses et sa musique : les principaux sont les Baka au Cameroun (40.000 individus), les Aka en Centrafrique et au Congo-Brazzaville (30.000), les Gundi en Centrafrique (9000), enfin en République démocratique du Congo (Congo-Kinshasa) : les Tswa (15.000), ainsi que les Asoa (25.000), Efe (15.000) et Kango (6.000) de la forêt de l'Ituri connus sous le nom de Mbuti et qui souffrent depuis des décennies du conflit qui perdure le long des Grands Lacs.

La situation sociale, économique et politique des pygmées en Afrique centrale est difficile et si des États ont peu à peu reconnu leur statut de citoyen à part entière (comme le Congo-Brazzaville en 2011), les pygmées sont toujours maintenus dans un état de sujétion et parfois même de servage par leurs voisins bantous.

Ces deux populations sont liées par une association d'intérêts mêlée de mépris et de crainte. De par leur connaissance intime de la forêt, les pygmées sont non seulement pourvoyeurs de gibier et d'autres produits de la sylvie, mais leur maîtrise des esprits de la forêt, souvent redoutables, en fait aussi des devins, des guérisseurs, parfois même

des sorciers. En retour, les Bantous leur assure encadrement et « protection », et leur fournissent des produits agricoles, un peu de viande de bétail, du sel et du tabac, quelques billets et de l'alcool qui reste un bon moyen d'aliénation. Mais la principale menace qui pèse aujourd'hui sur le destin des pygmées est une exploitation forestière acharnée qui détruit les forêts, mite leur territoire, fait disparaître le gibier, menaçant ainsi l'activité, l'habitat, le système social et la culture des pygmées. Contraints de se sédentariser dans des villages et dans certains cas de s'abandonner dans des camps de réfugiés, ils perdent leurs repères, leurs valeurs, leurs coutumes, leur culture.

LES AKA EN QUELQUES MOTS



Chasseur-cueilleurs, les pygmées Aka sont reconnaissables à leur courte taille et leur habitat traditionnel constitué de huttes en rondin. Les expressions esthétiques telles les scarifications corporelles permettent aussi de les identifier. Au nombre de 30.000 environ, ils se partagent entre les forêts du nord de la République du Congo et du sud de la Centrafrique.

Ils parlent leur propre langue, le aka, qui a été étudiée par des linguistes français mais aussi des anthropologues et des ethnomusicologues (cf . Encyclopédie des pygmées Aka, dir. Jacqueline M.C. Thomas, Serge Bahuchet, Alain Epelboin et Susanne Fűrmiss, Paris, Peeters/Selaf, 1983-2011). Enfants de la forêt, les Aka savent prendre soin de cet environnement car leur vie dans tous ses aspects en dépend. Pour se nourrir, ils ont recours aux animaux et aux végétaux comestibles qui poussent à leur portée. Ils se soignent à base de plantes et d'essences diverses dont ils connaissent bien les vertus. Ils en font aussi usage dans leur vie sentimentale pour conquérir l'amour d'une femme, d'un homme ou pour consolider une union matrimoniale. Des objets divers sont confectionnés à base de végétaux pour servir à la chasse, à la cuisine, à la récolte du miel...

Minoritaires et marginalisés, les pygmées Aka entretiennent avec leurs voisins bantous majoritaires des rapports de clientèle, voire de servage, exerçant pour leur compte différentes tâches économiques : chasser, pêcher, collecter du miel, travailler dans les plantations et transporter des charges diverses. En raison de l'influence croissante du modernisme en milieu rural et de la raréfaction de certains produits alimentaires dans la forêt, laquelle est de plus en plus dévastée par les agriculteurs et les exploitants forestiers, leur mode de vie et leur culture sont aujourd'hui fortement menacés.

Une grande richesse des arts de l'oralité

En dépit de leurs différences, notamment linguistiques, la plupart des groupes pygmées partagent plusieurs points communs. Ils sont généralement organisés en petits groupes non hiérarchisés dans lesquelles les relations sont égalitaires. Certes, la parole des anciens est prépondérante, mais aucune décision concernant une communauté ou un campement ne peut être prise sans une discussion préalable à laquelle tout le monde, hommes et femmes, participe. La cueillette, la chasse au gros gibier sont toujours collectives et le produit est équitablement partagé entre les familles. Il en va de même pour la religion et les arts, deux domaines indissociables. Les chants et les danses ont presque toujours une fonction sociale ou rituelle et sont toujours pratiqués de manière collective, là encore sans hiérarchie aucune. La notion de musicien professionnel n'existe pas, même si les chanteurs ou danseurs les plus talentueux bénéficient d'une reconnaissance au sein de la communauté.

Contraints de se déplacer et ne pouvant donc s'encombrer d'objets, les pygmées ont toujours privilégié les arts de l'oralité : mythes, contes, chantefables (contes entrecoupés de chants), chants et danses. La pratique instrumentale est relativement récente et la plupart des instruments qu'ils utilisent sont empruntés à leurs voisins.

L'art vocal est donc privilégié et trouve son expression la plus parfaite dans la polyphonie, en particulier celle des pygmées Aka du Congo et de Centrafrique.

Le chant polyphonique des Aka



Chez les Aka, la musique fait partie du quotidien et elle est pratiquée par tous. Comme l'écrit Simha Arom, l'ethnomusicologue qui fit découvrir leur musique à la fin des années 70 : « à entendre chanter un chœur aka, c'est-à-dire l'ensemble d'un campement, on retient l'impression d'un extraordinaire entrelacs de voix et de timbres vocaux où prédomine le procédé du jodel » (Encyclopédie des pygmées Aka).

Imaginons une fin d'après-midi dans l'espace dégagé devant les huttes du campement, les habitants sont assis, les uns bricolent, les autres bavardent, quelques femmes préparent le repas... Une voix d'homme ou de femme lance alors un appel en arpegges brisés, faisant alterner avec régularité les notes en voix de tête et les notes en voix de poitrine, puis une seconde voix entre, intercalant sa propre mélodie avec la première (principe du « contrepoint »), puis d'autres voix encore viennent s'intercaler et se superposer aux premières, et ces voix se doublent, se triplent, se quadruplent à mesure que le chant est repris par toutes les personnes présentes.

Les paroles n'ayant guère d'importance, on peut les répéter ou les varier, et tenir ainsi le chant ad libitum pendant de longues minutes. Cela semble donc fonctionner comme un canon. Mais la réalité est plus complexe, car s'il suffisait

que chacun répétait son petit bout de mélodie, cela deviendrait vite lassant. Chaque chanteur introduit donc des variations dans sa mélodie : des notes additionnelles, des modifications du rythme, qui épaississent peu à peu le chant et lui donne une densité, une puissance extraordinaire.

Les rythmes sont eux aussi complexes, jouant en permanence sur une ambiguïté entre le binaire et le ternaire, de sorte que les chanteurs se repèrent en battant des mains en mesure.

Autre aspect important : les Aka chantent en notes « disjointes », c'est-à-dire des notes éloignées les unes des autres dans la gamme, et de manière alternée. Ce mouvement mélodique en dents de scie (une note haute, une note basse, une note haute, etc) est renforcé par la pratique du jodel, un terme emprunté à une technique de chant traditionnel tyrolien qui désigne le passage brutal de la voix de poitrine à la voix de tête (ou de fausset).

Les chanteurs entrent un à un dans le chant, le nourrissent, l'épaississent progressivement jusqu'à une sorte d'apogée. Chaque exécution d'un chant est donc unique car on ne peut prévoir son degré de complexité polyphonique et rythmique et sa durée.

Cela n'est possible que parce que le chant est cyclique : chaque chanteur répète et varie une formule mélodique et rythmique autant de fois qu'il le souhaite. C'est ce que les ethnomusicologues appellent un ostinato à variations et que l'on pourrait représenter sous la forme d'une roue tournant indéfiniment, sans véritable début, ni fin.

Les Aka sont de purs musiciens. Ce qu'ils cherchent, c'est l'acte de création collective à travers une série d'interactions individuelles, l'élaboration d'une vaste architecture sonore dont la structure, connue de tous, laisse à chacun un espace d'invention et de liberté. Leur musique est à l'image de leur société : elle est autogérée à partir d'un ensemble de règles admises par tous.

Il en va de même pour l'apprentissage de la musique qui se fait dès l'enfance, par « imprégnation », comme pour une langue maternelle. Pendant les séances de chant, les tout-petits sont assis sur les genoux de leur mère ou de leur père et sont bercés par la musique. Plus grands, ils ont leurs propres jeux chantés qu'ils se transmettent entre eux ; ces jeux leur permettent de s'exercer sur des formules mélodiques et rythmiques assez simples et parfois même sur des polyphonies rudimentaires. Mais bien vite, ils peuvent se lancer dans les chants d'adultes, en particulier dans le registre des femmes qui convient aux filles et aux garçons dont les voix n'ont pas encore mué.

Le répertoire

Le répertoire comprend des chants de divertissement, des chantefables (contes entrecoupés de petites ritournelles chantées), mais dans leur grande majorité les chants et les danses répondent à une fonction sociale et/ou rituelle.

La chasse par exemple suscite un important répertoire de chants propitiatoires qui précèdent le départ, qui célèbrent le retour ainsi que d'appels modulés qui sont lancés pendant la chasse à travers la forêt. Ces chants peuvent varier selon le gibier qui a été tué car il faut apaiser l'esprit de l'animal tué. La récolte du miel a aussi son répertoire. Les rites de divination, les rituels de guérison sont également accompagnés de chants, tout comme l'installation du groupe dans un nouveau campement. Enfin, il y a des chants pour le mariage, pour les femmes enceintes, pour la naissance, notamment la naissance de jumeaux qui est considérée comme un mystère divin, et bien sûr pour les funérailles.

La plupart de ces chants, rituels ou profanes, sont accompagnés de danses individuelles ou collectives où l'on retrouve sous forme chorégraphique le thème ou les circonstances du chant. Le chant pour apaiser l'esprit de l'éléphant tué est par exemple accompagné d'une danse qui imite le pas de l'animal. La danse d'un esprit de la forêt est figurée par un grand masque de feuilles qui couvre tout le corps du danseur. Dans les danses individuelles, les mouvements peuvent révéler une grande virtuosité et une beauté graphique qui est magnifiée chez les femmes par la majesté de leur épais pagne de raphia qui amplifie les mouvements du bassin (photo de couverture).

Le répertoire ne se limite pas à des chants connus de tous et transmis de génération en génération depuis des temps immémoriaux. Il s'agit d'une tradition vivante et chaque année apporte ses nouveaux chants qui sont testés par la communauté. Un chant qui « résiste » quelques années est alors digne d'entrer au répertoire. Cependant les pygmées différencient clairement le répertoire canonique (ou classique), notamment les chants rituels, et le répertoire récent, plus malléable.

Les instruments

À part les tambours qui accompagnent certaines danses, les instruments de musique sont joués le plus souvent individuellement, pour le délasserment. Ce sont l'arc musical, la harpe arquée, la harpe-cithare. Les pièces, tout comme les chants, sont des formules mélodiques et rythmiques qui sont répétées et variées.



L'arc musical, que l'on retrouve un peu partout en Afrique, s'inspire de l'arc de chasse. Il est tenu dans une main de telle sorte que la corde soit en partie placée devant la bouche ouverte du musicien. De l'autre main, celui-ci frappe la corde avec une baguette et en modifiant la forme de sa bouche, il module les sons ainsi produits, comme avec une guimbarde.

La harpe arquée et la harpe-cithare sont des instruments empruntés à leurs voisins bantous. La harpe arquée est composée d'une caisse en bois évidée sur laquelle on a fixé un manche recourbé et tendu quelques cordes. La harpe-cithare est un long bâton, équipé d'un résonateur enalebasse, au milieu duquel est fixé une tige verticale qui sert de chevalet et sur laquelle on fait passer plusieurs cordes en métal.



QUELQUES EXTRAITS DE « LES PYGMÉES, PETIT PEUPLE DES FORÊTS » DE JEAN-PIERRE TUQUOI POUR LE MONDE (MIS À JOUR EN AOÛT 2010)

Quelques minutes de pirogue sur la Lobaye et tout bascule. S'éloigne l'Afrique des marchés de plein air et des cases de torchis, des vendeuses de bois et de légumes, celle des militaires qui rançonnent et des pasteurs qui sermonnent... Sur l'autre rive, un autre monde attend le voyageur, qui renvoie à des rêves de gosse jamais oubliés : le monde des pygmées, le peuple des forêts. En Centrafrique, les pygmées n'ont toujours pas bonne presse auprès des "grands Noirs". "Ils sont victimes d'un racisme profond", assure le docteur Daniel Epelboin, médecin et anthropologue, qui étudie des familles pygmées depuis des années. "A cause de leur petite taille, ils sont toujours considérés comme des sous-hommes, même s'ils ont voté lors de l'élection présidentielle de 2003", confirme le représentant de l'Unesco en Centrafrique, Abel Koulaninga, qui leur a consacré une thèse.

Le territoire des pygmées commence donc au-delà de la Lobaye, affluent majestueux et paisible du fleuve Oubangui, qui coule en direction du sud. Pas de route, pas de piste de latérite chez eux, mais des sentiers imprévisibles qui serpentent au coeur de la forêt primaire, d'un campement à l'autre, d'une hutte à une clairière. Ils empruntent des cours d'eau, se confrontent avec des marigots boueux, butent sur des troncs d'arbres prodigieux de taille... Parcourir ces pistes avec, à quarante ou cinquante mètres au-dessus de sa tête, les frondaisons d'arbres géants, c'est se croire transporté dans Indiana Jones.

Aucun Aka ne connaît son âge. Aucun ne se souvient avec précision de sa dernière rencontre avec un Blanc. Aucun ne sait que leurs traditions orales leur valent de faire partie depuis peu du "patrimoine immatériel de l'humanité".

Partager ne serait-ce que quelques jours la vie des Aka, s'enfoncer dans la forêt en compagnie d'un pisteur interprète et de porteurs véloce, bivouaquer d'un campement à un autre, c'est d'abord remonter le temps vers des périodes incertaines. Non pas que les pygmées vivent comme leurs ancêtres. Ils portent des tee-shirts - fatigués - de clubs de football européens et même, parfois, des chaussures de plastique. Ils ont troqué les arcs et les arbalètes contre des fusils artisanaux. De la ville, ils ont appris l'usage de quelques ustensiles de cuisine, du savon et des cigarettes. Il arrive même que, dans quelques campements, un méchant poste de radio grésille du matin au soir. Peut-être a-t-il été laissé en cadeau par l'un des pasteurs baptistes qui, venus de l'autre rive de la Lobaye, se hasardent, de temps en temps, en bordure de la forêt pour porter la bonne parole à des pygmées ouverts à toutes les religions.

Mais l'essentiel de la culture pygmée demeure. Elle gravite autour de la forêt, dont les Aka sont inséparables. Leur connaissance du monde des arbres stupéfie. Ils savent que de telle liane - mozambi, en langue pygmée - tranchée d'un coup de machette jaillira un filet d'eau fraîche. Ils montrent telle écorce qui guérit les brûlures d'estomac, telle autre qui, laissée à macérer dans l'eau, soulage les femmes aux règles douloureuses. Lorsque dans un campement un jeune homme aura été mordu par un serpent, il ne faudra pas longtemps à un pygmée pour dénicher la feuille d'arbre qui guérit une fois appliquée contre la plaie.

Les Aka vivent de la chasse, de la cueillette et d'un semblant d'agriculture. La chasse surtout les passionne, qu'ils pratiquent de bon matin avec un de leurs fils, parfois armés de sagaies. Mais ils savent aussi poser des collets rudimentaires en bordure des sentiers où viennent se prendre des porcs-épics, pister des antilopes, débusquer un crocodile dans un marigot. Dans tous les cas, la viande sera boucanée avant d'être cuisinée.

L'agriculture les attire moins. Les hommes la pratiquent de façon rudimentaire. Ils se contentent de déposer au fond d'un trou des tubercules de taros ou d'ignames, des pousses de bananiers et du manioc. Cela suffit tant la terre est légère, la chaleur permanente et les pluies abondantes.

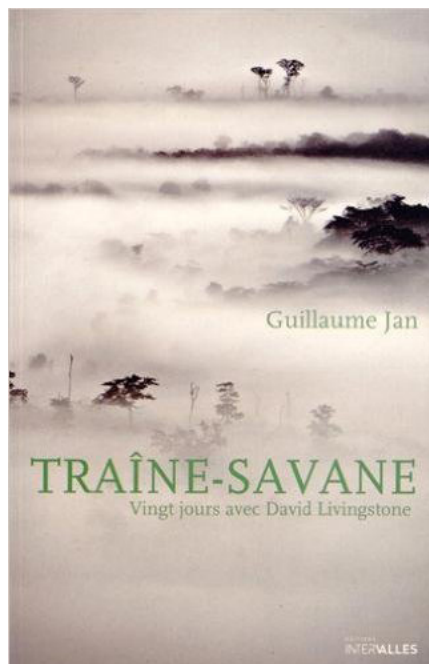
EXPLOITATIONS PÉDAGOGIQUES POSSIBLES :

QUELQUES SUPPORTS À DÉCOUVRIR EN LIEN AVEC LES COURS DE FRANÇAIS, GÉOGRAPHIE OU SCIENCES SOCIALES



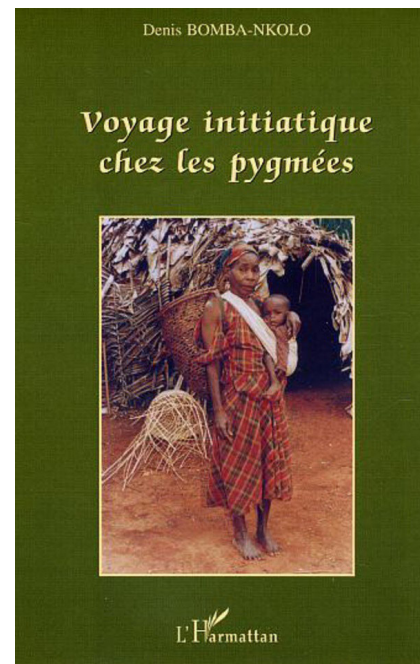
« La Forêt des Pygmées »
Isabel Allende (2008)

Alexander et Nadia, deux adolescents, accompagnent Kate, journaliste au National Geographic, dans ses expéditions. Ce qui aurait dû être un reportage paisible sur les safaris à dos d'éléphant en Afrique prend une tout autre tournure quand leur avion fait un atterrissage forcé près d'un village bantou dirigé par un prétendu sorcier... Celui-ci sème la terreur chez les villageois et dans le peuple pygmée des forêts alentour, qu'il a réduit en esclavage. Kate prisonnière, Nadia et Alexander s'enfoncent dans la forêt et rejoignent les Pygmées, partis à la chasse à l'éléphant, pour les convaincre de se rebeller...



« Traîne Savane »
Guillaume Jan (2015)

Deux amoureux se perdent dans la jungle et rêvent de se marier au prochain village pygmée : « Traîne-Savane » raconte l'histoire (vraie) de ce mariage romanesque décidé sur un coup de tête, au bout d'une longue errance au cœur de la forêt congolaise. Cent cinquante ans plus tôt, le zélé missionnaire David Livingstone déambulait le long des fleuves d'Afrique centrale, à la recherche d'une terre promise, d'une autoroute du commerce ou de sources miraculeuses. Dans "Traîne-savane", Guillaume Jan raconte à la fois son étrange aventure congolaise et l'épopée de Livingstone. C'est notamment un plaidoyer en faveur des Pygmées, ces «rescapés de l'histoire» qui «comptent parmi les derniers témoins de ce qu'était l'humanité avant l'invention de l'agriculture» et qui, martyrisées par leur compatriotes Bantous, renoncent aujourd'hui à leur vie de nomades en cuisinant des «chenilles grillées mélangées à de la pâte d'arachide». Comme dit Grandiose, qui sait tout dire en peu de mots, «les gens vivent dans le minimalisme».



« Voyage initiatique chez les pygmées »
Denis Bomba-Nkolo (2004)

Personnage contrasté, ambigu, embarrassant et troublant, Enégué est tiraillé tantôt par le vice, la bestialité, la tragédie, tantôt vers la vertu, la quête de la perfection. Il a osé commettre un inceste avec sa tante Bella. La mort accidentelle de son éphémère dulcinée le conduit d'exil en exil jusqu'à la forêt des pygmées. Ce roman s'enracine dans la sagesse africaine et ne cesse de toiser la culture gréco-latine comme pour nous inviter à un véritable métissage.



Film « Man to man » de Régis Wargnier (2005)

En 1870, un anthropologue écossais ramène en Europe deux pygmées qui deviendront des bêtes de foire. Il va alors s'acharner à prouver que ces indigènes sont des hommes à part entière et non des animaux destinés à faire sensation dans les zoos.

Film « Les pygmées de Carlo » de Radu Mihaileanu (2001)

Partant d'une expérience vécue alors qu'il était l'assistant de Marco Ferreri chargé de ramener des pygmées en Europe pour les besoins d'un tournage, Radu Mihaileanu (réalisateur de "Train de vie") suit les pas de Marc et Olivier, deux Blancs en terre d'Afrique. Leurs préjugés foncièrement coloniaux ressortent avec force face aux difficultés du terrain mais se désagrègent dans le contact avec les personnes : Marc découvre l'humanité des pygmées (et leur exploitation par des maîtres sans scrupules) tandis qu'Olivier tombe amoureux de Désirée, belle Camerounaise qui sait ce qu'elle veut... Cette mise en scène du regard du Blanc réjouit par la lucidité dont elle fait preuve. Rares sont les films où le rapport entre l'Europe et l'Afrique est montré avec une telle acuité, et de plus avec un humour dénué d'ambiguïté. La réussite de ce film par ailleurs remarquablement mené et interprété est d'inverser le regard en partant des tensions créées par les différences culturelles.

- Film « Pygmées Baka le grand virage » de Laurent Maget (2013)

Depuis des millénaires les pygmées vivent de la forêt. Chasseurs cueilleurs semi-nomades, les pygmées ont développé des modes de vie intégrés dans des systèmes écologiques façonnant la forêt, mais la respectant dans son essence. Ils habitent en son cœur. Celle-ci constitue leur milieu naturel et leur univers, celui qui a donné l'infrastructure à toute leur civilisation. Elle est leur mère nourricière et leur a fourni jusqu'à récemment tout ce dont ils avaient besoin. Aujourd'hui, elle est livrée à une exploitation effrénée ; l'épuisement des ressources de la biodiversité plonge les Bakas comme les Bantous dans une misère croissante et détruit leur culture. Possibilité de visionner le film sur <http://maget.maget.free.fr/Filmo/Baka-Croissance/BAKA.net.htm>

LIENS INTERNET :

www.libre.ch/ndima.php?level=5

<http://jeunesse.casterman.com/docs/Contents/197/DOSSIER%20BOUBOU.pdf> (Dossier pédagogique à partir de la série de livres « Boubou le petit pygmée » pour les élèves de maternel et de première primaire).

http://www.canalu.tv/video/smm/chronique_aka_1987_1992_vie_quotidienne_malheur_et_guerissage_chez_les_pygmees_aka_de_republique_centrafricaine.14176 (Film sur le quotidien des pygmées aka au cœur de la forêt)